

Les 200 ans des Méditations poétiques à l'Académie de Mâcon

LAMARTINE ET SULLY PRUDHOMME DEUX POÈTES IDÉALISTES



Sully PRUDHOMME (1839-1907), d'abord ingénieur au Creusot, se tourna de bonne heure vers la poésie. Ses œuvres essentielles peuvent se diviser en deux parties : *Stances et Poèmes* (1865), les *Épreuves*, les *Solitudes*, les *Vaines Tendresses* (1875), courtes et pénétrantes méditations psychologiques ; la *Justice*, le *Bonheur*, 1888, grands poèmes philosophiques.

Ce poète ému, délicat, volontiers mélancolique fut une des gloires de la poésie française.

A. Mironneau & E. Cathala. *Anthologie littéraire illustrée*. Paris, Librairie Armand Colin, 1925.

Le Cygne, 1869

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,

Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,

Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil

A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;

Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,

Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un blanc navire.

Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,

Le plonge, le promène allongé sur les eaux,

Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,

Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.

Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix, I

Il serpente, et, laissant les herbages épais

Traîner derrière lui comme une chevelure,

Il va d'une tardive et languissante allure.

La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,

Et la source qui pleure un éternel absent,

Lui plaisent ; il y rôde ; une feuille de saule

En silence tombée effleure son épaule.

Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,

Superbe, gouvernant du côté de l'azur,

Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,

La place éblouissante où le soleil se mire.(...)

Lamartine et Sully Prudhomme, deux poètes idéalistes

La poésie de Sully Prudhomme présente bien des analogies avec celle de Lamartine. L'âme des deux poètes est marquée par le même idéalisme, la même façon d'envisager le langage comme une sorte d'ascension, une aspiration à un séjour spirituel élevé, de nature platonicienne : « *Un bien idéal que toute âme désire, et qui n'a pas de nom au terrestre séjour* » comme le dit Lamartine dans ces vers tirés de *l'Isolement*. Dans son testament poétique, Sully Prudhomme rappelait aussi que :

*« L'homme institué par la nature et sacré par les conquêtes de son intelligence et de son bras, roi de sa planète, après avoir si longtemps courbé son front sur la glèbe, le redresse. Debout, parvenu aux confins extrêmes de la vie terrestre et de quelque autre vie supérieure, il emploie spontanément son génie méditatif à concevoir cette vie. Hélas ! il n'y réussit pas, mais du moins il l'imagine et la rêve. Ce rêve par lequel il y aspire est proprement l'essence de la poésie et sa raison d'être ».*¹

Les deux poètes partagent la même conception de l'amour, élevé au niveau d'un culte, et une inquiétude pour la destinée des êtres humains, avec des moments de découragement, voire de mélancolie, alternant avec des heures glorieuses d'espérance. Dans leurs oeuvres, on retrouve aussi une tendresse, une affection pour la nature et son immensité, qui les conduit à un dialogue transcendantal avec le ciel, les étoiles, et le lointain cosmos. Même si, entre le temps de Lamartine et celui de Sully Prudhomme, se trouvent des poètes qui ont renouvelé la forme et l'esthétique d'un art secret et précieux, Baudelaire, Rimbaud, c'est un même courant qui se continue et entraîne leurs âmes sur de proches rivages.

Pourtant, les deux poètes n'ont pas évolué dans des milieux semblables, n'ont pas eu les mêmes sources d'inspiration ; l'un est né à Mâcon, et a passé son enfance dans la campagne de Milly. L'autre est né à Paris, il connaît la ville, un monde dense, puis la campagne proche de la maison familiale de Châtenay-Malabry, riche de quelques verts îlots préservés. C'est dans ces espaces extraordinaires que Sully Prudhomme vit ses premières émotions face à la nature, écrit ses premiers vers, et découvre sa vocation. 2

A l'adolescence, il connaît une crise mystique et songe à se faire dominicain. Dès le début, sa référence n'est autre que la poésie de Lamartine qui est alors très célèbre, admiré et salué par toute la génération romantique. Sully Prudhomme répètera que, pour lui, Lamartine c'est « *la poésie elle-même et toute la poésie* ». Cet aveu permet de suivre sa généalogie littéraire, à partir du modèle d'une âme supérieure qui s'inscrit en lui, le guide, et avec laquelle il fusionne, jusqu'à l'éclosion de sa propre oeuvre, originale et protéiforme.

Né en 1839 au 34 rue du Faubourg Poissonnière, fils d'un commerçant très aisé, mort alors qu'il était encore enfant, René Armand Sully Prudhomme, qui se destine à l'Ecole polytechnique, fait ses études au Lycée Bonaparte à Paris (aujourd'hui Condorcet), et obtient le baccalauréat ès-sciences en 1856, mais une crise d'ophtalmie le contraint à les interrompre, brutalement.

Sa mère qui est originaire du Lyonnais, envoie le jeune homme poursuivre ses études à Lyon, après un repos de plusieurs mois. Il choisit de préparer un bac littéraire. Lorsqu'il va mieux, il ne s'inscrit pas en classe préparatoire pour présenter un concours mais, sur le conseil de sa mère, et parce que Henri Schneider est son ami depuis le Lycée Bonaparte, il s'établit en Saône-et-Loire, au Creusot, pour s'immerger dans le monde de l'industrie. Pendant ce séjour de deux années, de 1858 à 1860, alors qu'il est employé à la direction des usines, le jeune René Armand Sully Prudhomme compose des poèmes.

En effet, il comprend vite que ce monde ne lui correspond pas, même s'il fait partie des cols blancs, et qu'il n'a pas à éprouver la pénibilité des tâches auxquelles sont confrontés les ouvriers et les techniciens, ce travail le rebute. Il préférerait dit-il « vendre des pommes » pour continuer d'écrire, plutôt que d'intégrer une activité dans le vallon de la Charbonnière où l'on fabrique les fers et les aciers les plus durs, où retentissent dans les ateliers de lourds pilons. Cet univers marquant des mines et des forges lui inspire cependant quelques vers, tels ceux extraits du poème, *La Damnée*, publié dans le recueil *Les épreuves* de 1866 :

« Tout hurle, et dans cet antre où les jours sont des soirs,

Et les nuits des midis d'une rougeur ardente,

On croit voir se lever la figure de Dante,

Qui passe, interrogeant l'éternel désespoir. »

Henri Schneider suit avec intérêt les travaux littéraires de son ami, les deux hommes partagent un goût commun pour la poésie, mais il sait que sa carrière administrative sera éphémère. En effet, tout intéresse René Gabriel, sauf le monde industriel :

« Je prends bravement mon apprentissage en patience, je n'ai ni le temps ni le sujet de m'ennuyer ».

Il avoue également : *« je ne souhaite pas m'engager dans les affaires. Je consentirais bien à vendre des pommes pourvu que je puisse rimer jusqu'au lendemain »*.³

Il conserve cependant un intérêt pour le domaine des sciences qu'il abordera plus tard. Durant cette période, le poète habite rue de Chalon, l'actuelle rue Clémenceau, dans la maison d'un certain Mr. Goubeau, papetier.

En 1860, Sully Prudhomme rentre donc à Paris et se tourne vers le droit, afin de gagner sa vie. Il se met au service d'un notaire, parvenant à consacrer chaque jour un peu de temps à la poésie. L'accueil favorable réservé à ses premiers poèmes au sein de la Conférence La Bruyère, société étudiante dont il est membre, encourage ses débuts littéraires.

Les Méditations poétiques et Les stances, une même inspiration

Cependant, il semble que lors de son retour à Paris, il éprouve une grande déception sentimentale. Il se savait promis à une jeune fille, qui finalement, lui aurait préféré un autre parti, un abandon qui aurait alimenté sa production poétique. En effet, durant cette période, il compose plusieurs poèmes émouvants, mélancoliques, présentés dans son premier *recueil Stances et Poèmes*, loué par Sainte-Beuve, paru en 1865. Ce livret enferme son poème le plus célèbre, *Le vase brisé*, une oeuvre qui lance sa carrière car elle touche le public. Il construit dans ce texte, grâce à un langage poétique personnel abouti, une élégante métaphore d'un cœur brisé par un chagrin d'amour, et livre la confidence romantique d'un amoureux :

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.
Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre,
En a fait lentement le tour.
Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.
Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis, le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;
Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde ;
Il est brisé, n'y touchez pas.

Peu à peu, Sully Prudhomme se détourne du genre sentimental de ce premier recueil, et de la référence à Lamartine, qu'on retrouve encore dans *Les Épreuves* (1866) et *Les Solitudes* (1869), pour adopter un style qui allie une recherche formelle, le rattachant au Parnasse de Leconte de Lisle, à un intérêt philosophique et plus tard, scientifique. Il entre à l'Académie française en 1881 soit quinze ans après la parution des *Stances et poèmes*. Lamartine avait été élu à l'Académie française en 1829, à peine dix ans après la sortie de ses *Méditations poétiques*.

Les *Méditations poétiques* comprennent des poèmes qui évoquent l'absence de Julie Charles au lac du Bourget, en 1817. Lamartine n'y retrouve pas la jeune femme, rencontrée en 1816 à Aix, et dont il est tombé amoureux, car elle est déjà trop malade pour voyager. Timide, mélancolique, malade, Julie n'a plus long temps à vivre. Les amoureux ont entretenu une courte idylle, qui passera à la postérité car elle connaît un sort irrémédiable, tragique. La jeune fille succombe à la tuberculose, maladie alors incurable, le 18 décembre à Paris. En son honneur, Lamartine commence à écrire le poème *Le lac*, durant l'été 1817.

Dans son livre *L'immortalité*, Julie prendra le nom d'Elvire. Cette figure féminine, fortement inspirante, occupera une place importante dans l'œuvre du poète tout au long de son existence. L'épisode malheureux qui marque la vie du jeune Alphonse de Lamartine alimente l'une des plus belles productions poétiques de l'histoire de la littérature. Les déceptions amoureuses nourrissent, certes, l'œuvre de nombreux poètes du XIX^{ème} siècle, mais chez Lamartine l'émotion intense produit un chef d'œuvre.

C'est aussi le cas pour le jeune Sully Prudhomme chez qui le choc amoureux agit comme un déclencheur fulgurant de son talent.

Sa poésie revêt un accent et une dimension qui le placent au-devant de la scène de la création et le révèle soudainement, à l'instar de Lamartine, au grand public. *Poèmes et Stances* marque ainsi le début de la carrière d'un grand poète d'influence parnassienne. Ses compositions se fondent sur l'expression d'un lyrisme philosophique personnel, exaltant les réflexions liées aux sentiments humains, qu'il excelle à décrire dans leurs moindres méandres.

Malgré son goût de l'élégie, il rompt avec le romantisme (« La mélancolie est un cercueil usé ») Il recevra en 1901 le Prix Nobel de la poésie à l'Académie Française.⁴

A la différence de Lamartine, on ne sait pas précisément qui fut l'objet de l'affection puis du désespoir du poète Sully Prudhomme. Le fameux poème *Le Vase brisé*, aurait été, selon certains spécialistes, composé au Creusot, où l'on produisait des vases fragiles, à la cristallerie de l'usine. La métaphore aurait pris sa source dans un objet du quotidien, présent dans le proche environnement du poète.

Il faudrait supposer, alors, que le jeune homme ait trouvé l'amour dans la région, auprès d'une jeune femme non disponible, tout comme Julie, l'amour de Lamartine, auquel il devra renoncer. Il s'agit peut-être d'une Creusotine, ou d'une jeune femme proche du cercle de la famille Schneider. Comme par exemple, une certaine Adélaïde Moneuse Amiel, la marraine de Gustave Eiffel, surnommée Alice, qui, à partir de 1865 et jusqu'à sa mort, entretient un lien épistolaire avec le poète Sully Prudhomme.

Alice Amiel Moneuse, une amie proche du poète

Alice Amiel habitait avec son mari et ses enfants à Pouilly puisqu'elle gérait auprès de sa tante, l'usine chimique de son oncle, Jean-Baptiste Mollerat, décédé en 1855. Madame Catherine Mollerat recevait au château de Pouilly des ingénieurs et des industriels de la région, et notamment la famille du Creusot, les Schneider.

En 1858, il semble que Sully Prudhomme ait accompagné Henri Schneider pour assister à une soirée donnée par les Mollerat et qu'il ait rencontré Alice Amiel à cette occasion. Cette dernière l'aurait soigné lors d'un autre séjour effectué à Pouilly alors qu'il avait contracté une mauvaise grippe, d'après le récit de Louis Barthou, descendant de la famille Moneuse-Amiel.⁵

Sully Prudhomme était de santé fragile, ce dont il se plaignait beaucoup dans ses correspondances. Reconnaisant, il avait conservé un lien amical fort avec la famille de Pouilly. On peut supposer qu'à la suite de cet épisode, une liaison amoureuse serait née entre le poète et Alice Amiel, mariée en 1845 à un professeur de Lettres de Dijon, et fille d'une écrivaine, Tullie Moneuse.⁶

Dans le recueil *Stances et Poèmes* paru en 1865, on trouve un poème, « *La séparation* » qui pourrait lui être dédié car il évoque une fracture sentimentale douloureuse :

« Je voyais nos deux cœurs éclore

Comme un couple d'oiseaux chantants

Eveillés par la même aurore,

Ils n'ont pas pris leur vol encore ;

Séparons-les, il en est temps ;

SÉPARATION

Je ne devais pas vous le dire,
 Mes pleurs, plus forts que la vertu,
 Mouillant mon douloureux sourire,
 Sont allés sur vos mains écrire
 L'aveu brûlant que j'avais tu.

Danser, babiller, rire ensemble,
 Ces jeux ne nous sont plus permis :
 Vous rougissez, et moi je tremble ;
 Je ne sais ce qui nous rassemble.
 Mais nous ne sommes plus amis.

Disposez de nous, voici l'heure
 Où je ne puis vous parler bas
 Sans que l'amitié change ou meure :
 Oh ! dites-moi qu'elle demeure,
 Je sens qu'elle ne suffit pas.

Si le langage involontaire
 De mes larmes vous a déplu,
 Eh bien, suivons chacun sur terre
 Notre sentier : moi, solitaire,
 Vous, heureuse, au bras de l'élu.

Je voyais nos deux cœurs éclore
 Comme un couple d'oiseaux chantants
 Éveillés par la même aurore ;
 Ils n'ont pas pris leur vol encore :
 Séparons-les, il en est temps ;

Séparons-les à leur naissance,
 De crainte qu'un jour à venir,
 Malheureux d'une longue absence,
 Ils n'aillent dans le vide immense
 Se chercher sans pouvoir s'unir.



En 1860, leur relation s'interrompt, puisque Sully Prudhomme regagne Paris pour rejoindre sa mère et trouver un emploi, mais les amis s'écrivent. Alice se rend aussi à Paris pour voir sa mère. C'est une période très productive pour le jeune homme qui finalement se consacre entièrement à la poésie. Leur relation semble moins régulière après le décès de Catherine Mollerat à Pouilly-sur-Saône, en 1862, qui implique une présence plus fréquente d'Alice sur le site, car elle hérite avec sa cousine Anais Aparutti, nièce de Jean-Baptiste Mollerat, du domaine et de l'usine chimique. Durant les années suivantes, leurs entrevues seront peu fréquentes et le courrier postal demeurera le seul moyen de contact entre les jeunes gens :

« Chatenay, le 29 mai 1869,

Madame,

On s'obstine à vous écrire, bien que vous ne répondiez guère, mais on ne vous écrit pas pour vous astreindre à répondre, on se contente du plaisir bien modeste d'être lu de vous, après vous avoir à peine vue. J'ai beaucoup regretté d'avoir été absent de Paris les derniers jours de votre rapide passage, je vous aurais dit adieu, ce que je n'ai pas fait, et peut-être aurions-nous pu compléter notre visite trop superficielle au Salon. Car vraiment vos regards de voyageuse pressée ne l'ont qu'effleuré et ce n'est pas ainsi qu'on admire. Vous me direz qu'il n'y a pas grand-chose d'admirable, vous n'avez pas tort...»⁷

Leur attachement profond et sincère qui transparait dans les *Lettres à une amie*, de Sully Prudhomme à Alice, et leur intérêt commun pour la littérature, permet de maintenir des liens forts, et même d'entamer une collaboration active. Alice Amiel qui est pour le poète une muse inspirante, devient une correctrice, et même une conseillère.

L'éducation littéraire que sa mère Tullie Moneuse lui a prodigué, lui a permis d'acquérir, dès l'enfance, de solides notions d'analyse et de critique de texte. Grâce à ces connaissances, elle peut dialoguer avec Sully Prudhomme et l'encourager, le pousser à dépasser ses limites pour faire aboutir son oeuvre, des efforts dont il lui est reconnaissant :

« *Madame et excellente amie,*

Je vous sais un gré infini d'avoir trouvé le temps de vous occuper de mon travail et je recueille avec reconnaissance votre impression ; j'ai tenu compte de vos observations sur les précédentes pièces et vous en retrouverez la trace partout, car j'estime que la docilité aux critiques sympathiques est le moins qu'on puisse sacrifier de son amour-propre. Je suis très absorbé par la composition de mon recueil, je trouve incessamment à y travailler, car plusieurs pièces y ont leur place et je les achève ».

Ou un peu plus loin :

« *Ne craignez jamais de me décourager, j'aime trop le beau pour lui préférer mes défaillances. Au lieu d'être mécontent de vos critiques, je vous aurais embrassée bien volontiers comme une amie véritable. Je hais la lâcheté dans les conseils, elle ne m'inspire que défiance. J'aurais été on ne peut plus embarrassé si votre avis n'eut pas été équivalent à celui de Gaston, mais, à des points de vue distincts, vous arrivez tous deux aux mêmes conclusions.*

*R. G. Sully Prudhomme »*⁸

Le lyrisme de Sully Prudhomme répond à celui de Lamartine, dans ses *Méditations* et ses *Harmonies*, à travers les grands thèmes : la Nature, l'Amour et la Mort. Comme Lamartine, il exalte les moments heureux et tristes, les soupirs de l'âme, alimentés par les regrets amoureux. Le poète cherche à atteindre, au cours de sa vie, et en suivant les aléas de ses propres émotions, les replis cachés du coeur, les désirs inavoués, qui s'y dissimulent.

Il vise à pénétrer plus avant les sentiments, raffinés et subtiles mais aussi furtifs et incertains, changeants. Comme dans la poésie *le Scrupule*, il montre que par-delà les parties éclairées de la conscience, un monde de pensées déjà ébauchées, mais occultées, existe, susceptible d'éclairer, de révéler, les mobiles secrets de l'âme humaine, notamment concernant l'amour :

« *Je ne dois plus la voir jamais,*

Mais je vais voir souvent sa mère,

C'est ma joie, et c'est ma dernière,

De respirer où je l'aimais ».

Je ne dois plus,

Dans *Stances et Poèmes*, 1865

JE NE DOIS PLUS

Je ne dois plus la voir jamais,
Mais je vais voir souvent sa mère;
C'est ma joie, et c'est la dernière,
De respirer où je l'aimais.

Je goûte un peu de sa présence
Dans l'air que sa voix ébranla ;
Il me semble que parler là,
C'est parler d'elle à qui je pense.

Nulle autre chose que ses traits
N'y fixait mon regard avide ;
Mais, depuis que sa chambre est vide,
Que de trésors j'y baiseraï !

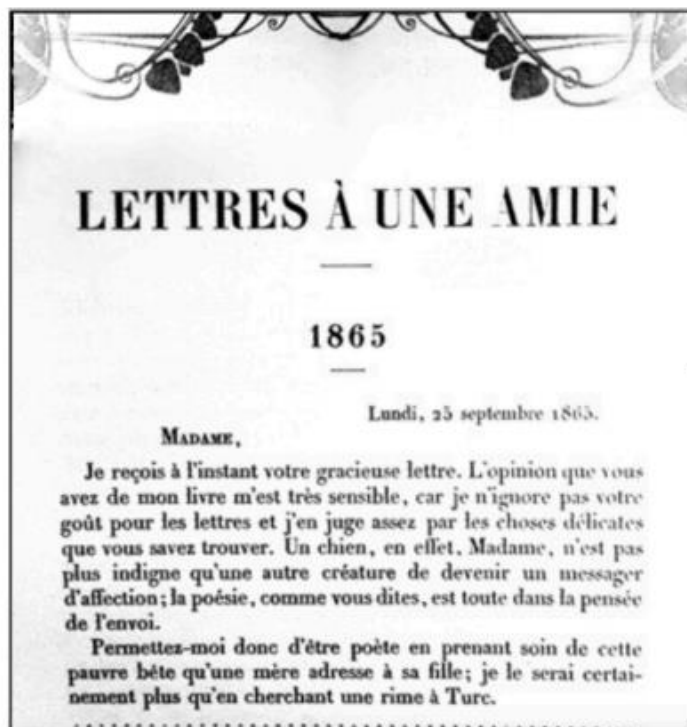
*Je ne dois plus, dans Stances et poèmes,
René Gabriel Sully Prudhomme, 1865,
Librairie Alphonse Lemerre, Paris*

L'objectif de Sully Prudhomme est d'explorer ce monde dissimulé qui touche à celui de la sphère de l'inconscient, riche en apparitions et en nuances ; un travail de recherche difficile que mèneront plus tard, les poètes des mouvements dada et surréaliste. Ces jeux d'ombre et de lumière toujours changeants, lui permettent de transcrire l'atmosphère de la vie intérieure, de travailler par le dedans même, la matière et la teneur des vers.

Comme le poète de Mâcon, Lamartine, il veut dire les larges émotions, qui grandissent l'âme mais aussi les sentiments simples. Il veut aller delà de l'amour, de ses turpitudes et de ses regrets, en puisant au fond de lui-même, pour atteindre un idéal esthétique pur.

Un but noble, certes, mais qui, selon Alice, constitue une sorte de mensonge face à la vie, que les poètes se font à eux-mêmes. Peut-être s'agit-il d'une forme de reproche personnel qu'elle adresse à son ami Sully Prudhomme, qui lui répond dans une lettre datée de 1869 :

*« Les poètes, dites-vous, sont menteurs. Ils sont dans la situation de gens qui ne sont jamais ce qu'ils voudraient être, et à qui le rêve a fait plus de mensonges qu'ils n'en feront jamais dans leur vie. Ils ne décrivent que le moi idéal ; s'ils pouvaient être satisfaits, pourquoi imaginaient-ils ? Et dès qu'ils imaginent, ils rendent pour eux-mêmes toute réalité impossible ou trompeuse. Il faut un peu les plaindre ».*⁹



Sully Prudhomme, *Lettres à une amie*, (1865-1880), Société du Livre contemporain, Paris, 1911. Ed. réalisée par Louis Barthou.

Cette période d'échange entre Alice et Sully Prudhomme est la plus productive du poète, la plus riche en chef d'oeuvres: « *Sully Prudhomme éprouva une satisfaction profonde à s'entretenir avec cette femme d'élite, de ses ébauches, de ses réflexions, de ses projets, de ses idées sur l'art, le monde et la vie, et à méditer les jugements, aussi indépendants que sympathiques, de sa correspondante (Alice Amiel Moneuse)* ». Dans *La Revue des deux mondes*, T. 6, 1911

Tiré de l'ouvrage Gustave Eiffel *une enfance en Bourgogne*, de Véronique Brunet, Editions du Revermont, 2020, p.26

Une souffrance amoureuse, mais aussi physique et existentielle

Emile Boutoux dans la Préface des *Lettres à une amie* de Sully Prudhomme souligne la grande souffrance du poète. Les objets de son amour lui ont échappé et il est envahi de regrets. Il travaille beaucoup, entouré d'amis et d'un personnel de maison fidèle mais il évoque souvent son dur célibat:

« Il s'appuie avec confiance sur l'amitié. Sa correspondance avec Madame Emile Amiel est vraiment pour lui une joie et une force. Il a peu d'amis intimes, mais chacun d'eux a pour lui le coeur de Gaston Paris. Et leur estime le reconforte. Car ce solitaire, qui fait profession de ne regarder qu'en soi, ne se fie à ses idées qui si de bons juges les approuvent... Une difficulté, c'était une nouvelle bataille à livrer, ce ne pouvait être le renoncement à la recherche, à l'effort, à la dignité, au devoir de penser et d'écrire avec probité. En vain l'art et la philosophie imposent-ils à l'esprit humain des problèmes qui semblent insolubles... Sans savoir s'il pourra résoudre les énigmes que lui offrent la philosophie et la poésie, il va, il marche infatigable, vers la beauté, vers la lumière ». 10



Alice Amiel
(1824-1880)



Sully Prudhomme
Ce qui dure

Le présent se fait vide et triste,
Ô mon amie, autour de nous ;
Combien peu de passé subsiste !
Et ceux qui restent changent tous.

D'autre part, Sully Prudhomme se trouve dans un antagonisme entre le beau, la lumière, et le monde des sciences auxquelles il se destinait. Un conflit qui ne toucha, certes pas, le poète Alphonse de Lamartine, car la science n'occupait pas alors la même place dans la société et l'imaginaire collectif qu'à la Belle Epoque, qui vit l'arrivée de l'électricité. Parlant pour le poète du Creusot, Emile Boutroux, dans la préface qu'il rédige pour les *Lettres à une amie*, explique ainsi la pensée du poète :

*« Mais si le beau a une telle signification, dois-je persister à croire qu'entre la Science et ma conscience il existe une véritable opposition ? L'analyse des conditions de l'expression artistique me fait découvrir, en la beauté, un caractère qui existe dans les choses mêmes, non moins que dans mon âme. Qu'est-ce à dire ? La beauté ne serait-elle pas le gage d'un accord possible entre les deux mondes, pris, l'un et l'autre, dans l'ensemble de leur compréhension ? »*¹¹

Il est certain que le séjour de Sully Prudhomme au Creusot amena le poète à réfléchir aux effets du monde industriel sur l'être humain, sur sa créativité et sa sensibilité. Vivre, selon Sully Prudhomme, était sentir, méditer, mieux voir et mieux comprendre la nature de l'esprit, malgré toutes les souffrances et les difficultés. Selon lui, il fallait travailler à exprimer ses pensées, en découvrant le rapport entre le fonds mystérieux des lois de la nature et celui de l'âme humaine, ainsi que l'avait fait Lamartine. Malgré l'abîme entre le monde rationnel de la science et celui de l'imagination et du cœur, la beauté pouvait être le gage d'un accord possible. La science prouve et la foi fait vivre, ce par où la science se relie à la poésie, intéressait le poète. L'effort constant exigé par cette recherche lui permettait d'affronter le problème de la vie en soi, mais il constituait aussi une source de souffrance aiguë car la tâche qu'il s'était fixée était insurmontable : il fallait définir la vérité, puis la traduire en beauté pour qu'elle trouve son expression poétique.

Comme chez Lamartine, la douleur causée par un chagrin d'amour avait favorisé chez Sully Prudhomme le développement d'une riche vie intérieure, et retenu son attention sur le problème de la destinée des êtres « sentants » dans l'univers, lui inspirant de sublimes vers. Cependant, les poètes n'avaient pas souffert que dans leur cœur, leur âme, mais aussi physiquement. Sully Prudhomme était perpétuellement atteint de différentes pathologies, qu'il évoque souvent dans ses correspondances, pour lesquelles il se faisait soigner, multipliant les cures. Sa santé fut ébranlée et se détériora encore après son engagement comme garde mobile, lors de la guerre de 1870.

Une âme puissante dans un corps déficient, à une époque où abondaient les épidémies de toutes sortes, et où les remèdes étaient encore limités, ne pouvait venir à bout de tous les obstacles qui se dressaient face à elle. Les maladies, comme celle qui fera disparaître, Alice, étaient mal soignées. Le ton des lettres échangées à partir de 1875, devient pesant, car rien ne vient à bout des maux des uns et des autres, découragés. Sully Prudhomme dut passer les dernières années de sa vie reclus à cause d'attaques de paralysie.

L'amour, dans un tel contexte, était un rêve de beauté, de vérité mais aussi de santé. Sous l'empire de ses réflexions sur la fragilité de l'amour, mais souvent malade puis affecté par la maladie d'Alice Amiel, révélée en 1876, Sully Prudhomme perd progressivement le goût pour la poésie. À partir de 1880, il se réfugie dans la philosophie, consacrant des textes à des questions de métaphysique, ce dont témoignent les deux œuvres *La Justice* et *Le bonheur*. Le poète affirmera, dans un élan humanitariste, dans son dernier texte intitulé *La Vraie Religion selon Pascal*, en 1905 :

*« Ce n'est pas seulement parce qu'il est, dans l'univers, un néant devant un infini, que l'homme n'est rien qu'une vaine apparence, une bulle de savon brillante et vide, une surface sans intérieur, le rêve d'une ombre. »*¹²

Notes :

- 1 - P. Fons, *Sully Prudhomme : biographie*, E. Sansot, Paris, 1907
- 2 - Le poète vécut à Châtenay-Malabry dans la maison de ses parents jusqu'à sa mort
- 3 - *Sully-Prudhomme au Creusot (1858-1859)*, Lucien Taupenot, dans la revue « *Images de Saône-et-Loire* » n° 108, 1996, page 2.
- 4 - *C'est à la France que revient, dit-on, le prix Nobel littéraire*, M. Sorel, 10 décembre 1901, dans *Le Figaro*, page 12.
- 5 - L. Barthou, préface, *Lettres à une amie*, de R.G. Sully Prudhomme Société du Livre contemporain, Paris, 1911.
- 6 - Tullie Moneuse, femme de Gilles Moneuse, chimiste, s'établit à Paris après son divorce
- 7 - Lettre de Sully Prudhomme à Alice Amiel, dans *Lettres à une amie*, du 29 mai 1869
- 8 - Lettre de Sully Prudhomme à Alice Amiel, dans *Lettres à une amie*, du 3 juin 1871
- 9 - Idem
- 10 - L. Barthou, préface, *Lettres à une amie*, p. 14
- 11 - Idem, p. 18
- 12 - Sully Prudhomme, *La vraie religion selon Pascal*, 1907. S.P. publie deux essais d'esthétique : *L'Expression dans les beaux-arts* (1884) et *Réflexions sur l'art des vers* (1892), une suite d'articles sur Blaise Pascal dans *La Revue des Deux Mondes* (1890), *Le Problème des causes finales* en collaboration avec C.R Richet (1902), un article sur « La Psychologie du Libre-Arbitre » dans la *Revue de métaphysique et de morale* (1906).



Le Lac, Les Méditations poétiques, Alphonse de Lamartine, 1820
 La première édition comportait 24 poèmes, d'autres éditions suivirent.